

## **FANFAN ET LA RAMÉE**

Conte du Pays de Tréguier

*E. de Cerny, Contes et légendes de Bretagne, La Tourniole Ed, p 139*

Comment, me disait un jour le vicaire de Plounérin, vous qui êtes à la recherche des contes et légendes, vous ne connaissez pas l'histoire de Fanfan et de l'inséparable La Ramée? Vous m'étonnez! Tout le monde sait cette historiette.

- Mathurin, Mathurin, cria-t-il à un enfant, qui conduisait sa vache par les chemins ; viens ici.

Sais-tu l'histoire de Fanfan et La Ramée? Mieux que tes prières, j'en suis sûr; si tu veux la dire à madame, elle te donnera deux sous, et j'y ajouterai une belle image, si tu n'en passes pas la moitié.

Le gamin laissa aller sa vache, s'assit sur l'herbe et commença son récit que je rends en français, tel que je l'ai entendu, il y a quelques années.

La Ramée et Fanfan, dit La Tulipe, naquirent la même année, dans un petit village des environs de Tréguier. Ils n'avaient pas la même mère, mais les mères étaient amies et donnaient à boire indifféremment aux deux marmots ; ce qui fit qu'ils furent amis dès le berceau.

On les fit baptiser le même jour. L'un fut appelé Fanche, ce qui fit l'appeler Fanfan, l'autre fut nommé Ram, ce qui fit que, quand on l'appelait, on criait Ram-hé ; de là on le nomma La Ramée.

On les plaça dans des fermes voisines; ils allaient ensemble garder les vaches aux champs, ils mangeaient ensemble, dans la même écuelle, car les deux fermières étaient sœurs, et les nourrissaient indifféremment, ce qui fait que les

deux amis vivaient de la même vie et restèrent des amis, comme on le voit plus loin.

Ils firent leur première communion le même jour, et l'évêque de Tréguier les confirma ce même jour. Il ne manquait plus que d'avoir plus tard la même femme ; mais ce n'était pas plus la mode en ce temps-là qu'en celui-ci ; ils n'y songèrent pas. Voilà qu'un jour, pendant qu'ils jouaient aux boules, un homme d'arme du château vint à passer, les regarda et leur dit : C'est bien le temps de jouer, quand les saints Lieux sont profanés et que le roi Saint-Louis part avec tous les seigneurs pour aller les combattre à Jérusalem. Vous êtes désignés par le seigneur, pour faire partie de ses hommes; à bas les boules ; en avant, marche !

Voilà Fanfan, dit la Tulipe, et La Ramée soldats. Ils furent conduits au château et le seigneur les amena au Roi.

Tout le pays partit pour la terre Sainte ; mais tous ne revinrent pas.

Nos deux amis y restèrent quinze ans, tuant à eux seuls autant de Sarrasins que tous les autres réunis. Ils étaient si bien vus de leurs chefs que le saint Roi les remarqua et disait à ses seigneurs : Mes meilleurs soldats sont ces deux bretons, La Tulipe et La Ramée. Cette parole du Roi remplissait de joie le cœur des amis et rendait jaloux le capitaine qui les commandait, aussi prit-il le parti de s'en défaire.

- Dites donc, les amis, dit un jour le capitaine, en les abordant; est-ce que vous n'avez pas envie de revoir votre pays de Tréguier ?

- Pardon, capitaine, mais nous n'avons pas eu le temps d'y songer !

- Si vous voulez votre congé, le Roi veut bien vous le donner. Il dit qu'étant ses meilleurs soldats, il veut vous récompenser en vous renvoyant chez vous, mais à vos frais.

- Dis-donc, La Ramée, que dis-tu de cela?

- Je dis comme toi ! Le Roi est bien bon ; nous voulons bien notre congé, notre lit est un peu dur depuis quinze ans que nous y couchons ensemble, sans l'avoir refait, capitaine, car ces gueux de Sarrasins ne nous en laissent pas le temps !

- Le Roi ne vous force pas à le prendre, mais il vous l'offre comme récompense, dit encore le capitaine enchanté de les voir quitter le pays.

- Donnez, dirent les deux amis. Nous allons voir nos parents. S'ils sont morts nous reviendrons vous revoir, capitaine.

Cette nouvelle du départ des deux amis fut mal accueillie dans les camps. Les camarades firent de vains efforts pour les retenir à l'armée ; rien n'y fit. Ils partirent malgré leurs larmes, promettant de revenir, si leurs parents étaient morts.

Ils firent leurs adieux et prirent la route de la Bretagne qu'ils espéraient revoir. Ils marchèrent trois jours sans s'arrêter; mais étant fatigués ils furent forcés de se reposer sur la route.

La Ramée tirant son livret de son sac, se mit à l'examiner et s'écria :

- Ce gredin de payeur !

- Eh bien! quoi! fit La Tulipe!

- Ne m'a-t-il pas fait tort de deux liards! Repose-toi,

La Tulipe, reste ici, nous ne sommes qu'à trente lieues du camp, je retourne les chercher.

- Tes deux liards?

- Oui, mes deux liards! Je veux faire voir son erreur à ce coquin là, et s'il ne me rend pas mon compte, j'irai jusqu'au Roi, ou je lui enfourne mon sabre jusqu'à la garde, dans le ventre.

- Es-tu fou, mon pauvre La Ramée! tu ferais soixante lieues pour deux liards ?

- Ils me sont dûs, je les veux et je les aurai !

- Je te les donne. Reste avec moi, je t'en prie!

- Je veux mes liards, et les tiens ne sont pas les miens, je veux la justice.

- Laissons cela de côté, poursuivons notre route.

- Pas du tout !

- Tu resteras au camp.

- Jamais sans toi! Dans quatre jours je serai de retour.

Et là-dessus, il prit congé de La Tulipe et les deux amis s'embrassèrent en se quittant.

La Ramée arrive au camp, conte l'erreur commise à son préjudice; le payeur, bon enfant, la reconnaît en riant, paie les deux liards et redit aux camarades le voyage du Bas-Breton.

C'est bien, dit La Ramée aux soldats, ce n'est pas à une vieille moustache comme moi qu'on fait la nique.

Cela dit, il bourre sa pipe, l'allume et revient rejoindre la Tulipe avec ses deux liards de plus dans sa bourse et soixante lieues dans les jambes. Nos amis se remirent en route.

En traversant les déserts de la Syrie, ils s'arrêtèrent pour dormir, à l'entrée d'une forêt. Au milieu de la nuit, ils sont réveillés par des rugissements de bêtes féroces.

- J'ai peur, dit La Tulipe.

- De quoi, as-tu peur ?

- Des bêtes qui vont nous dévorer. Les entends-tu ? Regarde-donc !

- Quoi?

- Ne vois-tu pas que nous sommes, non dans une forêt, mais dans l'avenue d'un beau château. Regarde-donc, imbécile, il est tout illuminé.

- Allons, vite, debout, frappons à la porte, on nous y recevra bien pour une nuit; si on nous refuse l'hospitalité, nous nous coucherons sur la paille des chevaux.

La Tulipe ayant repris courage, suivit La Ramée et ils arrivèrent au château; arrêtés sous les portiques, ils délibérèrent s'ils y entreraient ou non.

A ce moment, le rugissement d'un lion se fit entendre et la frayeur leur fit tomber le marteau des mains.

A l'instant la porte s'ouvre d'elle-même et se referme sans que personne se montre. Nos voyageurs regardent de tous côtés; personne ne se montre, mais une torche portée par un bras invisible, va au-devant d'eux et leur montre le chemin. Ils entrent après elle dans un étroit passage qui les mène à la cuisine. Elle se pose sur une table, dans un chandelier et éclaire une table richement servie.

La Tulipe et La Ramée restent émerveillés de ce qu'ils voient ; un bon feu brûle dans le foyer ; deux chaises viennent s'y poser et semblent les inviter à s'y asseoir; ce qu'ils firent aussitôt; et la table couverte des mets les plus fins vint d'elle-même se placer entre eux. Quand le repas fut terminé, la table se recula et un bassin rempli d'eau tiède parfumée, deux serviettes, deux paires de bas, deux paires de chaussons, deux paires de souliers neufs, des chemises de fine toile, des pantalons et deux robes de chambre sont sous leurs mains.

- C'est merveilleux, dit La Ramée! Tout cela est pour nous. On nous traite en grands seigneurs ; profitons-en. Arrive que pourra !

- C'est probable ! mais j'ai peur que cela finisse mal, dit La Tulipe. C'est trop de hardiesse, ajouta-t-il encore après un moment de silence, je ne vois personne, je n'entends aucun bruit ; il me semble que nous paierons cher notre lit, nos habits et le reste.

- Repose-toi en paix, reprit La Ramée, fais ce que je fais, et ne t'inquiète de rien.

Les deux soldats firent échange des vêtements, et, après la toilette faite, ils se dirent : « Si nous avons du tabac et un verre d'eau-de-vie, il ne manquerait rien. »

Aussitôt, des verres, du cognac et du tabac sur une petite table s'offrirent à leurs yeux et la table se trouva à la portée de leurs mains. Un jeu de cartes même s'y trouva.

- C'est cela, dit La Ramée, on nous traite en princes !

Buvons un coup et faisons une partie. Il y a aussi des dés, des dominos. Enfin rien n'y manque. Que nous allons être bien ici ! Je dormirais bien, si j'avais un lit, ajouta La Ramée après sa partie, car j'ai soixante lieues dans les jambes.

- Pour deux liards d'erreur, fit La Tulipe.

Mais il n'en dit pas plus long, car la lumière quitta la table, sortit de la pièce et monta l'escalier suivie des deux amis. Elle s'arrêta à une chambre du premier étage, et, la porte ouverte devant eux, se posa sur un meuble de marbre blanc. La chambre était richement meublée, l'or et la soie en faisaient les tentures. Deux lits dont les couvertures étaient faites, et sur chacun une chemise de coton blanc.

- Je ne couche pas là-dedans, dit La Tulipe. C'est trop beau !

- Allons donc, reprit La Ramée ! Puisqu'on nous met là, c'est pour nous coucher. Dépêche-toi.

Alors, reprit de nouveau La Tulipe, voilà plus de vingt ans que nous couchons ensemble, pourquoi nous séparer? Le même lit nous suffit ; puisque tu es si brave, tu me laisseras le fond et tu resteras au bord. Je veux me coucher le premier.

- A ta volonté, cher ami !

Les deux jeunes gens firent leur toilette de nuit, se couchèrent et s'endormirent; la lumière fut remplacée par une lampe qui brûla jusqu'au lendemain.

Il était grand jour quand nos soldats, en s'éveillant, trouvèrent sur les chaises des habits neufs et des chaussures bien cirées.

- Nous sommes plus heureux que le roi Louis avec ses seigneurs dormant dans leurs cuirasses, ou sur leur cheval, à la belle étoile. Que ne puis-je y rester toujours ! J'y suis si bien.

- Qu'y ferais-tu ? dit La Tulipe; avec ces habits de seigneur, tu ne serais qu'un déguisé.

- Mais, je ferais le grand seigneur à mon tour !

Nos amis, après la toilette, descendirent et trouvèrent un splendide déjeuner.

Ce que voyant, La Tulipe dit à son ami :

- Partons d'ici, reprenons nos habits et éloignons-nous de ce lieu, le plus vite possible, car il y a des Esprits qui servent, et ce n'est pas de la part de Dieu que cela arrive. Il y a des Sarrasins avec leurs maléfices.

- Pas encore, je veux aller à la chasse dans la forêt. Aussitôt fusils et munitions se trouvèrent à leur portée, et ils entendirent des chiens aboyer de joie en se jetant dans leurs jambes.

- Quelle vie ! dit La Tulipe, je te dis qu'il y a du Diable là-dessous et que ça finira mal. Le roi ne serait pas mieux traité. Tu regretteras ton séjour ici.

- Je le crois bien, si je devais le quitter. Partons pour la chasse.

Trois jours se passèrent en fêtes, et La Tulipe fatigué dit à son ami :

- Fais ce que tu voudras, j'ai peur de la fin. Je pars demain et je retourne dans le pays de Tréguier. Je ne suis pas né pour les grandeurs. Cette vie de château dont les maîtres et les gens sont invisibles ne me va pas. Ce lieu est mal hanté. Les démons de l'Orient en sont les maîtres et j'ai une âme à sauver. Laisse-leur la tienne, mais je ne leur laisse pas la mienne.

- Comment sais-tu que le château est aux démons ?

- Mais c'est clair. Il n'y manque rien et on ne voit personne. Je n'y resterai plus une nuit.

- Je m'y trouve bien et j'y reste. Mes parents sont morts; je ne peux être en rentrant à Tréguier que laboureur ou soldat, peut-être charretier, ou portefaix en ville. Je ne crains pas plus les esprits que les hommes. Va donc revoir le pays et fais mes compliments à ceux qui ne m'ont pas oublié.

La Tulipe trouva sous sa main ses habits brossés, ses souliers cirés, ses armes en bon état et son hâvre-sac bien garni.

La Tulipe embrassa son ami et lui dit encore : « Viens avec moi. Que resteras-tu à faire ici, seul? Il peut, il t'arrivera malheur, car tu es loin des yeux de Dieu. »

Bêtise que tout cela! dit La Ramée en l'embrassant encore une fois; et les deux amis se séparèrent tristement, de la part de La Tulipe, seulement, désolé de laisser son ami au pouvoir des esprits; et il continua sa route en priant pour lui!

La Ramée, après l'avoir accompagné hors de la forêt, revint au château où il est reçu cette fois-ci par la plus belle princesse de la terre.



En le voyant entrer, elle lui dit :

- Mon ami, vous feriez bien de rejoindre La Tulipe, et de rentrer avec lui en Bretagne. Si vous persistez à rester au château, vous risquez bien de n'en jamais sortir, car il faudra me délivrer ou mourir !

- Certes, madame, s'il faut vous défendre, c'est le devoir d'un homme de rester et de combattre. Quel ennemi me faut-il attaquer? Je ne crains ni les bêtes, ni les hommes.

La princesse le fit asseoir près d'elle et lui dit :

- Une fée m'a condamnée à vivre ici jusqu'au jour où je trouverai un jeune homme qui veuille me délivrer par son courage, sa patience et son silence ; vous sentez-vous la force d'entreprendre cette tâche ?

- Je le veux, je serai, madame, votre libérateur. Si je succombe dans la lutte, personne ne me regrettera. J'ai perdu mes parents et je n'ai qu'un ami, et c'est celui qui m'a quitté et ne reviendra plus. en ce pays. Donnez-moi vos ordres; dites-moi ce qu'il faut faire, je serai votre esclave soumis dans la paix et dans la guerre, enfin votre défenseur a l'heure du danger.

- Cette nuit, entre onze heures et minuit, dit la Princesse, il sortira du grenier une bande de brigands; ils entreront dans votre chambre, ils vous adresseront la parole, ils emploieront tour-à-tour la douceur et la violence pour vous faire parler. Si vous dites un mot, tout sera perdu, ils vous roueront de coups et serreront mes chaînes éternelles. Au premier coup de minuit, ils sortiront de la chambre en jetant des cris affreux. Aussitôt leur sortie, j'entrerai chez vous et avec un onguent merveilleux, que je possède, je guérirai les blessures qui vous seraient faites.

- Je saurai souffrir, madame, et j'observerai le silence pour vous sauver des méchants, dit La Ramée en s'inclinant devant la princesse.

Le soir arriva et La Ramée se coucha, il s'endormit tranquille des suites de son entreprise ; mais vers onze heures, un bruit affreux ébranla le château, les portes s'ouvrent, se referment, la sienne est enfoncée d'un coup sec.

Tiens, c'est toi, La Ramée ! je ne m'attendais pas à te trouver ici. Comment va ton ami La Tulipe, et tous les camarades du régiment, et le Roi, et les grands Seigneurs de France? Dors-tu, allons, réveille-toi, réponds !

La Ramée entend bien, mais se cache la tête sous les draps et semble dormir d'un profond sommeil. « Réveille-toi, imbécile, et viens faire la noce avec nous. »

Pas un mot, pas un mouvement. La Ramée pense aux instructions de la dame.

Les bandits changent aussitôt de système, tombent dessus. C'est à coups de bâtons, de sabots, de fouets, qu'ils lui labourent les côtes.

La Ramée les laisse faire. La Princesse l'a dit.

Minuit sonne, les bandits fuient, la Princesse entre, elle le trouve mourant; elle le frotte, La Ramée se lève guéri, et tombe aux genoux de la belle infirmière, en lui demandant l'honneur de lui baiser la main pour sa récompense.

Ce n'est pas fini, dit la princesse, vous avez encore à subir deux nuits d'épreuves terribles; après ce temps, je serai délivrée et je vous récompenserai longuement de vos peines. Que me demanderez-vous?

- Que vous m'épousiez, ma belle princesse.

- Quoique vous soyez un soldat, paysan Bas-Breton, que je sois Irène, fille de l'Empereur d'Orient, il me faudra bien y consentir; mais je dois vous avertir que vous feriez bien mieux de me demander des richesses, car la fée qui me tient enchaînée, pour se venger de vous, pourrait bien vous jouer quelque tour de sa façon. Au surplus, mon brave garçon, vous avez le temps d'y réfléchir. Adieu, mon bon La Ramée, à demain, dit la belle Irène en sortant de la chambre.

Le soldat passa le jour à la chasse et ne rentra qu'à la nuit; mais il ne se coucha que fort tard, pensant aux tourments qui l'attendaient dans la nuit.

A onze heures, une infernale saboterie, résonnant sur les dalles des corridors lui apprit l'approche des tourmenteurs.

Tout se passa comme la première fois, puis cent voix se mirent à crier : « Au feu ! Au feu ! La Ramée, la princesse périt dans les flammes ! Au secours ! Au secours ! La Ramée ! »

La Ramée ne bougea pas.

« Ah ! le coquin ! il mange, boit, s'amuse à nos dépens ! tirons-le de son lit ! »

Les bandits le prennent par les pieds, le traînent par les escaliers, la tête frappant chaque marche, ensanglantée ; ils le portent dans la cour, lui attachent une corde sous les bras, la passent a une poulie et le hissent jusqu'au haut des tourelles et le font retomber à la base.

Minuit sonne, les bandits fuient.

La princesse arrive, détache le soldat et le guérit comme la veille. Elle le prie de persister, de garder le silence et d'endurer les douleurs avec patience.

Ma main et ma fortune seront votre récompense, dit Irène en redevenant invisible jusqu'au lendemain.

La troisième épreuve fut pire que les deux précédentes.

Voyant que leurs questions restaient sans réponses, les brigands le maltraitèrent de toutes les façons et le menacèrent des plus affreux supplices, s'il ne leur répondait pas.

La Ramée, fidèle à la consigne, garda le plus profond silence; ce que voyant, ses bourreaux dirent : « Hâtons-nous, l'heure presse, portons ce qu'il faut et finissons-en. » Ils se divisèrent.

Les uns portaient de l'eau, les autres faisaient du feu; cela n'était rien près de l'activité générale qui régnait dans la troupe.

Pendant ce temps, La Ramée, bien décidé à tout souffrir pour épouser la princesse, se demandait ce qu'on allait faire de lui.

L'eau est bouillante, dit un des hommes.

Aussitôt dix bras saisissent La Ramée, le prennent, le plongent dans la chaudière; on l'en retire la peau déchirée, laissant à nu les chairs. On lui passe la corde au cou, on lui attache les pieds ; on se disposait à le descendre ainsi dans le puits, quand l'horloge vibrant annonça que minuit allait sonner.

Le premier coup va sonner, crient les tourmenteurs, hâtons-nous !

Il sonne.

Le charme est rompu.

La princesse entourée de sa cour va à La Ramée, le délie, le relève, le guérit, lui prend le bras, le ramène au château et lui dit :

- Vous m'avez délivrée, La Ramée, des maléfices d'une méchante Fée, je vous appartiens. Dites, que voulez-vous faire de moi? Décidez de mon sort et du vôtre! Je vous ai offert des richesses! Je vous donne d'avance le château, toutes ses dépendances avec la forêt; c'est une faible dette de ma reconnaissance, votre patience a réussi ou le courage de bien d'autres hommes a échoué. Fixez la récompense, elle vous est due, mais ne persistez pas à vouloir m'épouser.

- C'est à vous, Madame, de dire que je ne mérite pas la récompense ! Si je l'ai gagnée, dites à vos dames le jour que vous choisirez pour notre mariage.

- Vous avez tort, mon ami, je suis votre esclave et je ne peux qu'obéir.  
Choisissez l'heure et le lieu où nous nous marierons ; cela m'est égal.

- Alors ce sera à Jérusalem !

- Pourquoi pas ailleurs ?

- A Jérusalem, afin que le Roi, les Seigneurs et les camarades soient de la fête.  
Je veux que toute l'armée soit à la noce du pauvre soldat La Ramée. La Tulipe !  
La Tulipe! que n'es-tu ici!

- La Tulipe a été plus sage que vous, dit Irène en se retirant.

Tout le jour, il se fit un grand mouvement dans le château d'Irène. On fit tous les apprêts du départ pour Jérusalem, en peu de jours. Cinquante mules furent chargées d'or, d'argent et de bijoux, d'objets précieux, et suivies de gardes et de serviteurs. Irène suivait, portée par l'éléphant, accompagnée de son libérateur La Ramée.

En entrant à Jérusalem, Irène, fille des empereurs d'Orient, peu flattée d'épouser un soldat, fils de paysan et paysan lui-même, dit à son futur :

« Il n'est pas convenable que nous descendions et logions dans le même hôtel ; logez-vous où vous voudrez, jusqu'au jour de notre mariage. Entendez-vous avec le prêtre, afin qu'il se trouve à dix heures dans la chapelle de la Sainte-Croix où je veux recevoir la bénédiction nuptiale. Vous y viendrez avec vos amis, et j'y arriverai de mon côté avec mes femmes.

La Ramée prit congé de la princesse et fut trouver le prêtre, qui prépara la Chapelle pour la cérémonie du lendemain.

La Ramée heureux de son bonheur, et glorieux d'épouser une princesse, convia à ses noces seigneurs et barons, se rendit de bonne heure à la chapelle où il attendit, sans prier, l'heure désignée.

Pendant qu'il regardait à droite et à gauche, une vieille femme s'en approcha et lui dit :

- Chevalier, est-ce qu'il est vrai qu'il y a ici le mariage de la princesse Irène? Est-ce que vous attendez quelqu'un, que vous regardez toujours à la porte? Êtes-vous de la noce?

- Si j'en suis! reprit La Ramée, puisque c'est moi qu'elle épouse!

- Vous! Allons donc ! Cela n'est pas possible ! un soldat de France ! Cela ne sera pas, ajouta la vieille, et s'approchant doucement de son interlocuteur, elle passa une épingle dans son habit; puis elle quitta la chapelle en lui disant : « Allez donc au devant de la princesse ! »

Mais aussitôt, pris de sommeil, il tomba sur une chaise où il resta trois heures, les yeux clos.

A dix heures, le curé, la princesse et toute la noce arrivèrent à la Chapelle. On attendit, jusqu'à une heure, le futur, qui, endormi dans un coin, ne fut remarqué de personne.

La vieille revint à la Chapelle· quand il n'y eût plus personne, enleva l'épingle et se retira au moment où La Rainée s'éveillait.

Celui-ci étonné de ne voir personne fut trouver le Curé et lui faire des reproches.

Pouvais-je vous marier! il fallait être à l'heure! La Princesse a attendu jusqu'à une heure, elle reviendra demain. Trouvez-vous à dix heures, demain. Elle y sera.

Il n'y manqua pas. Il revit la vieille qui lui dit: « La noce est partie hier, et pas de marié à la Ch a pelle ! Vous dormiez donc; où étiez vous caché? J'ai voulu vous éveiller, impossible! et nul ne vous a vu que moi, mais je ne pouvais me mêler à

ce beau monde pour dire : « Le mari dort. Le voilà ! » C'est très mal et je pense que vous n'allez pas en faire autant aujourd'hui. »

En disant cela, elle passa son épingle et le malheureux La Ramée tomba comme la veille endormi, mais cette fois près de la balustrade.

La Princesse arriva, vit La Ramée, l'appela, mais il dormait si bien qu'il semblait métamorphosé en pierre.

A midi, le malheureux ne se réveillant pas, la noce se retira de nouveau.

La vieille revint et retirant son épingle, le malheureux se frotta les yeux, chancelant sur ses jambes ; vit au loin les invités regagner leurs logis.

Est-ce possible ! Est-il ensorcelé ? Rêve-t-il !

Le pauvre La Ramée cherche dans toute la ville la belle Princesse Irène sans pouvoir la découvrir.

Le troisième jour il arrive à l'église, se jurant de veiller sur lui, mais la vieille l'approche et le malheureux est repris par cet étrange sommeil.

La Princesse arrive, attend deux heures le réveil de son futur époux ; elle quitte la chapelle, suivie de la foule et des risées du public.

La vieille retire son épingle, et La Ramée voit fumer les cierges.

- Pourquoi, dit-il au Curé, ne m'avez-vous pas marié ?

- Parce que vous ne venez à l'église que pour dormir et qu'on ne peut marier les gens qui dorment.

La vieille s'approche du malheureux et lui remet un billet qu'elle avait reçu de la princesse. « Adieu, lui écrivait celle-ci, vous avez droit à ma reconnaissance ; trois jours, je me suis présentée à l'autel, un sommeil, sans doute enchanté, vous tenait sans vie ; je pars, vous ne me reverrez jamais. Vous m'avez délivrée d'un

charme : je vous laisse en souvenir mon château de Syrie, et toutes les richesses qui l'entourent. Vivez-y en paix et oubliez la princesse Irène et les rêves de grandeur du pauvre soldat de Bretagne. »

Mille bombes, dix milles bombes, j'ai donc été enchanté moi aussi! Mais, baste, je m'en console, je ne suis pas fait pour épouser des Princesses ! Ah ! La Tulipe, tu riras bien de mon histoire! Elle est bonne celle-là!

Il était réellement enchanté. La vieille était la Fée qui avait tourmenté la Princesse et se vengeait sur lui de l'avoir délivrée.

La Ramée, comme tous les gens de sa sorte, se consola facilement; n'avait-il pas le château?

Il quitta Jérusalem, retourna en Syrie, mit ordre à ses affaires, garda l'intendant d'Irène, et prit la route de Bretagne; il fut rejoindre la Tulipe à Tréguier où il fit des heureux, en enrichissant ses parents pauvres. Il revint en Syrie, amenant avec lui son ami La Tulipe.

Ils y vécurent très vieux, et La Ramée, après avoir légué ses biens à son ami, mourut un beau soir.

La Tulipe le suivit un an après, laissant la fortune pour faire un hôpital pour les Bretons, qui iraient en terre Sainte.

- Tu as mérité deux sous et mon image. Va à tes vaches et sois sage, dit le vicaire au petit.

Et je partis du presbytère et j'écrivis ce conte pour les enfants du pays.

FIN